

Dossier de presse trigon-film

LE SERVITEUR DE KALI

de Adoor Gopalakrishnan

Inde, 2002

Distribution

trigon-film
Klosterstrasse 42
Postfach
5430 Wettingen 1
Tel: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

trigon-film Suisse romande

Irène Fall-Lichtenstein
Tel: 022 329 31 66
Fax: 022 329 31 65
lichtenstein@trigon-film.org

Matériel photographique

www.trigon-film.org

Fiche technique

Réalisation/scénario:	Adoor Gopalakrishnan
Image:	Ravi Varma, Sunny Joseph
Montage:	Ajith
Montage son:	Dominique Vieillard
Son:	N. Harikumar
Musique:	Ilayaraja
Production:	Adoor Gopalakrishnan Productions, Trivandrum
Coproduction:	Artcam International, Paris
Avec le soutien:	du Fonds Sud, du Ministère français de la Culture, du CNC, The Hubert Bals Fund, de la Fondation Montecinemaverità, de la DDC, du Département suisse des affaires étrangères
Format:	35mm, Cinémascope, son mono
Langue:	Malayam/f/a
Durée:	90 minutes

Fiche artistique

Le bourreau:	Oduvil Unnikrishnan
Sa femme:	Sukumari
La fille cadette:	Reeja
La fille aînée:	Thara Kalyan
Le fils	Sunil
Le mari de l'aînée:	Murali
L'amoureux de Mallika:	Sivakumar

Festivals

Venise, 2002
Toronto, 2002
Rotterdam, 2003
Fribourg, 2003

Synopsis

Province du Kerala, années 40. Sukamari Kaliyappan (« Serviteur de Kali ») est l'héritier d'une famille de bourreaux de la principauté de Travancore, vouée au service du Prince et de la déesse Kali. Bénéficiant d'une bonne pension et d'un lopin de terre, il doit en contrepartie vivre avec sa famille en dehors du village et n'avoir aucune relation, ni de près, ni de loin, avec les personnes susceptibles d'être jugées. Après l'exécution des condamnés, Sukamari brûle la corde avec laquelle il a pendu sa victime, et les cendres servent à guérir les maladies. Le fils de Sukamari, fervent partisan de Gandhi, n'a pas l'intention de reprendre la charge de son père. Or, Sukamari a récemment exécuté un innocent, parce que le Prince a accordé sa grâce trop tardivement, et il est rongé par la culpabilité. C'est alors qu'un émissaire vient le chercher pour une nouvelle exécution...

Adoor Gopalakrishnan

Né le 3 juillet 1941, dans le village d'Adoor, au sud de l'Inde, Gopalakrishnan est comédien amateur à l'âge de huit ans déjà. Il écrit et met en scène plus de vingt pièces de théâtre pendant qu'il est étudiant, d'abord en sciences politiques puis en cinéma (réalisation et écriture de scénarios), à Pune, près de Bombay. Lorsqu'il revient au Kerala, en 1965, il prend l'initiative de créer « la Société du Film », pour promouvoir dans sa région le cinéma de qualité. Le postulat de base est d'établir de petits ciné-clubs et des sociétés de films dans les villes et les villages, dans les universités, et de diffuser les films d'Eisenstein, de Bergman, de Godard et de nombreux films d'auteurs. Lui-même est l'auteur de neuf films de fiction et de plus d'une vingtaine de courts métrages et de documentaires. Différentes rétrospectives lui ont déjà été consacrées (Helsinki, La Rochelle, New York, Bruxelles, Paris...) et il a reçu de nombreux prix.

Filmographie (longs métrages)

1972	<i>Swayamwaram (Son propre choix)</i>
1977	<i>Kodiyettam (L'Ascension)</i>
1981	<i>Elipathayam (Le piège à rats)</i>
1984	<i>Mukhamukham (Face-à-face)</i>
1987	<i>Anantaram (Monologue)</i>
1990	<i>Mathilucal (Les Murs)</i>
1993	<i>Vidheyan (L'homme servile)</i>
1996	<i>Katapurushan (L'homme de l'histoire)</i>
2002	<i>Le serviteur de Kali</i>

Extraits d'un entretien avec Adoor Gopalakrishnan (dossier de presse)

Vos films ont toujours traité de problèmes de société. « Le serviteur de Kali » s'intéresse cette fois au destin d'un individu, celui d'un bourreau dans l'Inde des années 40.

Le serviteur de Kali aborde également un problème de société. Initialement concentré sur le crime et le châtement, le film est devenu plus que ça au fil de l'écriture. Je dirais qu'il traite de la responsabilité individuelle et collective, du péché et du rachat, de la liberté, à la fois réelle et ressentie. Il me permet d'évoquer ma frustration personnelle comme « être social ». C'est aussi un film dans lequel je parle de ma terre, le Kerala.

Comment définiriez-vous votre film ?

C'est une fiction, mais c'est aussi un document historique dans ses moindres détails. Au cours de mes recherches, j'ai découvert des choses très intéressantes. Ainsi, le Maharaja use de son droit de grâce, de peur que le péché ne retombe sur lui. S'il condamne un innocent, il ne veut pas en porter la responsabilité. Il fait en sorte que la grâce n'arrive qu'une fois la sentence exécutée. Le film soulève la question de la responsabilité. Quand les lois humaines sont incapables d'atteindre la vérité, de désigner le coupable, de le punir, alors que tous savent qu'un innocent est condamné à sa place, qui est responsable ? La magistrature, les législateurs, le système gouvernemental, le bourreau ou l'Etat lui-même ? A ma connaissance, toutes les sociétés, même les plus avancées, ont été incapables, jusqu'à ce jour, de répondre à ces questions. En un sens, j'essaie d'explorer ici la « terra incognita » du conscient et de l'inconscient de l'individu et de la collectivité, une quête à la fois spécifiquement culturelle et universelle.

Vous mettez en relief la responsabilité de l'Etat et de l'individu au travers, par exemple, du portrait du fils. Celui-ci est un Gandhian, c'est-à-dire un défenseur de la liberté. Il est entre autres opposé au commerce de son père et à la peine de mort. Pourtant, il accompagne celui-ci à la prison pour la pendaison, qui est l'apogée du film.

C'est effectivement le sujet du film. Il se bat pour la liberté, il fait partie du mouvement gandhian. Mais qu'est-ce que la liberté ? Liberté de qui et pour quoi faire ? Regardez son histoire : son père est un bourreau qui obtient la terre et d'autres largesses de l'Etat. Lui est contre tout cela, mais il dépend de son père, de sa terre et de ses revenus. Au moment de l'exécution, il n'a pas vraiment le choix. La liberté signifie, en réalité, le pouvoir de choisir. Le fils l'a-t-il ? Nous nous sommes battus pour notre liberté et avons obtenu notre indépendance, mais la vraie question est de savoir ce qu'est la réelle liberté. Sommes-nous vraiment libres ? J'espère que le public se posera ces questions-là. Je ne conçois pas mes films pour le seul temps de la projection. Les spectateurs doivent l'emporter avec eux, au moins en partie. C'est à l'image d'une expérience que l'on peut faire dans la vie : on la traverse sans en saisir immédiatement le sens. Je ne fais pas de films sur des problèmes quotidiens, ordinaires, je n'ai pas

l'énergie pour m'investir dans ce cinéma. Je préfère les sujets plus graves. La prise de conscience d'un problème, par le biais d'un film, est le commencement d'une réflexion plus générale sur soi, la société.

Votre film adopte une structure particulière....

La structure à plusieurs niveaux du film est une nouvelle approche très stimulante pour moi. Mon idée est de construire une représentation qui correspondrait à différentes perceptions et interprétations.

Réalisez-vous des films pour un public international ?

L'histoire peut paraître très spécifique et locale. Elle est en fait universelle parce que les expériences humaines ne sont pas limitées à un pays. Les sujets ne sont pas nécessairement d'actualité mais ils sont contemporains.

La plupart de vos films sont associés avec le passé, pourquoi ?

Lorsque vous êtes au cœur d'une expérience, vous ne pouvez pas en avoir une pleine compréhension. Ce n'est que lorsque vous prenez de la distance que vous avez une idée globale. C'est la même chose pour la photographie. Vous avez besoin d'un certain éloignement pour pouvoir photographier l'objet choisi. En termes de créativité, c'est la distance entre l'expérience réelle et son enregistrement.

Extrait d'un article des Inrockuptibles

Adoor Gopalakrishnan, dans le dossier de presse, présente *Le serviteur de Kali* ainsi : *Le film aborde un problème de société. Initialement concentré sur le crime et le châtiement, il a évolué au fil de l'écriture. Je dirais qu'il traite de la responsabilité individuelle et collective, du péché et du rachat, de la liberté, à la fois réelle et ressentie. Il me permet d'évoquer ma frustration personnelle comme être social.* Tout cela est très vrai. Mais si toute la première partie parle (avec tout ce que ce terme a de hâtif) bel et bien de la responsabilité individuelle et collective, il semble également juste d'affirmer que le revirement narratif de la deuxième partie (technique très délicate qui a produit des chefs-d'œuvre comme *Vertigo* ou *Barry Lyndon*, dont Serge Daney avait déjà souligné la force) ouvre aussi sur d'autres voies, plus opaques et plus intimes.